

## **Une si longue attente,**

par Lucas Lozano, élève de seconde 1 au lycée Jean Mermoz de Dakar.

Demain, peut-être viendra-t-elle. Peut-être tiendra-t-elle enfin sa promesse avant que tout se fige pour l'éternité.

Un vent d'automne soufflait sur une rue parisienne vide. Laquelle ? L'homme au cœur et au regard plus vides encore que la rue qui y déambulait n'en avait que faire.

Il se cachait de la morsure du froid derrière un long manteau gris. Mais malgré le chapeau que le vent tentait d'arracher, il ne parvenait pas à masquer ses yeux vides qui regardaient le monde sans le voir. Le seul mouvement qui animait cette rue fade autre que ce fantôme gris, c'était celui des feuilles mortes pourtant plus éclatantes que le cœur mort de l'homme s'efforçant à l'aide du vent d'amener de la vie dans ce camaïeu terne.

Enfin arrivé à l'embouchure de cette rivière grisâtre, l'homme fut confronté à l'embrasement des arbres du parc Monceau. Mais cela, l'homme n'y faisait plus attention. Seul lui importaient les gouttes qui ne pourraient que rendre son attente plus pénible.

Alors qu'il s'avavançait sur les pavés déjà humides, il ne fit pas attention à la foule inquiète de la pluie.

Bientôt, il repéra son banc. Il s'assit comme à son habitude sur le bois mouillé. La pluie s'était intensifiée et avec elle la course des passants fuyant le déluge naissant.

Planté là sur son banc, l'homme essuya ses lunettes sans se soucier des tâches floues qui défilaient devant lui et qui de toute manière ne le voyaient pas derrière le rideau aqueux.

Droit comme à son habitude, le regard dans le vague, il laissait les gouttes s'attaquer à lui sans opposer de résistance. Les feuilles mortes autour de lui continuaient de virevolter dans une tornade dorée que le vent emportait se perdre dans les branches des saules pleureurs. L'homme resta assis là, à la merci de la nature, comme il l'avait été si souvent auparavant.

Le parc était vide désormais. La pluie avait fini de faire fuir les dernières âmes espérant une accalmie jamais venue.

La pluie s'était intensifiée, et le vent soufflait désormais en tempête.

L'homme, loin de sortir de sa bulle morne pour si peu, semblait contempler quelque chose que lui seul pouvait dénicher derrière l'opacité du torrent qui menaçait avec les tourbillons de feuilles de le déraciner de son banc.

Le martellement de la pluie sur les roches du parc ne distrayait pas l'homme, encore et toujours plongé dans le silence et la solitude.

Les pans de son manteau lui fouettaient les cuisses tout comme les branches fouettaient le tronc des arbres. L'homme planait au-dessus de la tempête, comme si rien ne pouvait le toucher, ni le vent violent, ni la pluie battante, ni les feuilles tourbillonnantes. Il était seul, abandonné à lui-même, en proie à une mélancolie profonde, dans un monde qui lui semblait

étranger et mort.

Le vent soufflait de plus en plus fort, faisant plier les arbres et arrachant les feuilles encore accrochées aux branches. Les éclairs zébraient le ciel, illuminant fugacement le visage de l'homme, comme des signaux lancés par une nature en colère.

La tempête s'abattait sur le parc Monceau, transformant le paisible jardin en un véritable enfer. Mais l'homme restait là, immobile, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Il avait l'air d'un fantôme, perdu dans ses pensées, insensible aux éléments déchaînés.

Au loin, on entendait le grondement du tonnerre, et le fracas des arbres qui se brisaient sous la force du vent. Mais pour l'homme sur son banc, tout cela était lointain, presque irréel. Il était ailleurs, dans un monde intérieur, étrange et mystérieux, où la tempête n'avait pas de prise.

Et c'est ainsi que l'homme resta, pendant des heures, peut-être des jours, planté sur son banc, sous la pluie battante, face à la tempête qui grondait autour de lui, comme un symbole de sa propre tempête intérieure.

Et là, au milieu du chaos, un vent chaud se déposa sur le visage de l'homme.

Le vent chaud apportait avec lui une douceur inattendue, une sensation de réconfort qui fit sortir l'homme de sa torpeur. Il cligna des yeux, se concentrant sur cette sensation nouvelle qui le faisait sortir de sa léthargie. Puis, lentement, il se leva de son banc, comme s'il sortait d'un rêve profond. Il se tourna vers le ciel, où les nuages sombres commençaient à se dissiper, laissant place à un ciel bleu et dégagé.

Et alors, pour la première fois depuis une éternité, l'homme sourit.

Contemplant encore une fois cette nature cramoisie, il se pencha de nouveau sur son banc et s'y rassit. Il commença alors à se laisser emporter, à enfin lâcher prise dans cet océan de calme. Le chant des oiseaux était revenu et le parc quelques minutes auparavant vide se remplit de vie. Une nouvelle rafale de vent tiède emporta la paire de lunettes jonchée sur son nez et dissipa le reste de flou présent dans son âme.

Observant avec émerveillement cette nature qu'il n'avait jamais osé regarder, il fut pris d'un fou rire en pensant à toutes ces années où il avait vécu une demi-vie. Il se sentait insignifiant comme il l'avait toujours fait mais cette fois cette insignifiance le faisait grandir et lui permettait de vivre.

Alors là, sur son banc, il tendit les bras, comme pour aspirer toute cette vie qui si longtemps lui avait été inconnue. Le vent chaud fit alors virevolter des feuilles autour de lui comme une aura dorée et le ciel qui était devenu blanc immaculé laissa fendre des rayons de lumière sur son corps réanimé.

Semblable à une statue de marbre blanc, l'homme continuait de se tenir droit et les bras en croix au milieu d'un halo de feuilles. Puis ce fut au tour des mésanges de venir se poser sur les bras décharnés grands ouverts de l'homme, et après avoir chassé les feuilles mouillées de ses manches, elles s'endormirent.

L'homme qui avait toujours semblé être un arbre assis sur son banc en était véritablement devenu un. Sans plus se soucier du temps, il laissait la

lumière s'immiscer dans ses yeux clos, vivant chaque sursaut et soubresaut de vie du parc maintenant rayonnant. Il laissait le vent faire défiler les feuilles en prenant à chaque bourrasque une profonde inspiration, comme le ferait un nouveau-né tout juste venu au monde.

Mais alors qu'il était sur le point de se lever de nouveau, un voile noir bloqua sa vue, et il se réveilla dans le parc Monceau qu'il connaissait. La nuit était tombée, et les flaques avaient formé du verglas sur les pavés. Il se rendit alors compte qu'il était transi par le froid.

Dans un ultime effort, il se leva de son banc. Mais épuisé et désespéré de quitter ce monde qui enfin lui était ouvert, il sentit ses jambes se dérober, et il chuta.

Il pensa qu'il aurait voulu voir celle qu'il avait attendu, mais comme chaque jour depuis des lustres, il se résigna, et pensa pour la dernière fois: "Demain, peut-être".